



Présentation / Intervention

2015

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

In Memoriam Tito Ballarino

Romano, Gian Paolo

How to cite

ROMANO, Gian Paolo. In Memoriam Tito Ballarino. In: Allocution prononcée à l'Institut suisse de droit comparé (ISDC) à l'occasion de l'inauguration de la Salle T. Ballarino. Institut suisse de droit comparé, Lausanne. 2015. 1–10 p.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:135079>

« *In Memoriam* Tito Ballarino »

Gian Paolo Romano
Professeur à l'Université de Genève

Discours prononcé à l'Institut suisse de droit comparé à l'occasion de l'inauguration de la « Salle T. Ballarino »

Lausanne, 15 décembre 2015

Mesdames et Messieurs,

Chers Collaborateurs et chères Collaboratrices de l'Institut,

Chers [et Chères] Ami[e]s de Tito Ballarino,

Je tiens d'abord à remercier Ilaria Pretelli et Lukas Heckendorn de m'avoir joué le « plaisant mauvais tour » de me confier une tâche qui m'embarasse tout autant qu'elle m'honore :

de dire quelques mots sur Tito Ballarino en marge de l'inauguration de la salle qui accueille une partie de ses *livres*, c'est-à-dire une partie de sa *vie* – et sa *vie* achevée il y a bientôt une année – une partie de l'*héritage* qu'il nous a laissé.

Les livres étaient l'un des univers de Tito Ballarino, qui aurait sans doute souscrit à la phrase attribuée à Borges : « *J'ai toujours imaginé le Paradis comme une immense bibliothèque* ».

Mais avant de parler de ce *lecteur* – et *auteur* – de livres, je voudrais vous dire brièvement ce que le disciple que je suis doit au Maître qu'il était, et qui se proclamait lui-même « *disciple de la vie* ».

C'est Tito Ballarino qui, voici quinze ans, à l'époque où j'hésitais quant à la voie professionnelle à suivre, m'a remis, comme on dit, sur le *droit chemin*, qui était pour moi le *chemin du droit*, du *doctorat en droit*.

Il alla jusqu'à suggérer le thème de ma recherche, *L'unilateralisme en droit international privé* (j'y reviendrai).

C'est le « Professeur » qui a organisé, pour moi et pour Ilaria, la co-tutelle entre Padoue et Paris 2, en nous faisant accéder à l'entourage de Bertrand Ancel, qui alla devenir pour nous l'autre Maître d'exception.

C'est encore lui qui, au début de mon aventure doctorale, m'a contraint – le mot n'est pas trop fort – pour bien l'entreprendre, de m'isoler entre les murs de cet Institut dont il avait une estime profonde :

« *E' il posto ideale. Ti troverai bene* » [c'est l'endroit idéal ; tu t'y plairas].

Il savait que trop de distractions à Milan m'en détourneraient.

C'est ainsi que le 18 mars 2002 vers 15 heures j'ai débarqué au Jeunôtel de Vidy.

Et peu après, en entrant ici, j'ai fait la connaissance, dans l'ordre, de Martine Do, de Christiane Serkis, qui m'ont accueilli avec la chaleur qui leur est coutumière, d'Andrea Bonomi qui m'y attendait, d'Alfredo Santos – qui portait une élégante chemise rose – et de Karen Druckmann, qui a demandé à Andrea : « *On sait qui sera le nouveau Directeur ?* ».

C'était l'époque où l'Institut cherchait un successeur à M. Widmer.

Inutile de dire combien la rencontre avec vous, et avec Andrea Bonomi, le grand excusé d'aujourd'hui – rencontre que Tito Ballarino avait tant favorisée – allait se révéler féconde.

Un mois plus tard, Andrea, qui venait d'être nommé à l'Université de Lausanne, proposa au visiteur que j'étais de reprendre sa place de collaborateur pour le droit italien.

Je dois avouer que j'ai hésité.

J'ai donc écrit au Professeur Ballarino pour recevoir ses lumières.

Il m'a répondu avec une étonnante rapidité (en général il était plutôt lent à réagir aux emails) :

« *Devi assolutamente candidarti. Sarebbe un posto molto importante per il tuo futuro* ».

Il avait vu juste.

Et il avait vu loin.

Autre souvenir.

Noël 2003.

En visite dans son élégante étude milanaise en face du *Castello*, je lui demande de me recommander quelques lectures.

Il me fait signe de le suivre.

Il s'engage dans le couloir bordé de livres qui reliait son bureau à celui de son fils Ciccio – couloir interminable, à l'image de sa culture – la cigarette à la bouche, à la manière des intellectuels de race d'autant (Sartre, Camus, l'italien Sciascia)... à croire que la nicotine est un stimulant intellectuel ;

[une ou deux fois il a même fumé dans mon bureau ici ; j'avais peur que cela allait déclencher l'alarme ; car il y avait François Chapuis à l'époque, donc ça ne rigolait pas !].

Eh bien, le Professeur, l'air nonchalant, sort de son étagère un volume, pris m'avait-il semblé un peu au hasard, et le plaça entre mes mains : « *Tieni, leggi il rinvio di Francescakis* »

C'était le grand ouvrage du Maître grec sur le renvoi.

Or ce livre m'a autant passionné que, quelques années plus tard, le doctorat achevé, et évoluant encore dans ma « présomptueuse jeunesse », je me suis mis à écrire sur le sujet.

Le Professeur avait donc une fois de plus pensé la pensée de son élève avant qu'il ne l'ait pensé lui-même.

Ce don singulier qu'il possédait était d'autant plus précieux pour quelqu'un qui, comme moi, a quelque peine à penser sa pensée jusqu'au bout.

Ma réflexion sur le renvoi n'aura été achevée que douze ans plus tard.

Encore un souvenir, si vous le permettez.

Fin novembre 2009.

Jour de mon *Probevortrag* à Saint-Gall.

Grâce à sa parfaite maîtrise de l'allemand, le Professeur m'avait aidé à mettre au point le texte de cette leçon probatoire

Et il avait voulu y assister, en faisant le trajet en voiture, depuis Milan, en partie sous la neige, âgé de 75 ans, accompagné de son inséparable fils Ciccio.

La veille, ils s'étaient partis à la découverte des saucisses à l'ail de Saint-Gall, les « Schüblig », dans un bistrot renommé de la ville.

Car ils pouvaient avoir l'un et l'autre un appétit insatiable.

Or, avant d'entrer dans la salle où l'on m'attendait, j'ai réalisé que j'avais oublié la cravatte.

Il dénoua promptement la sienne, de E. Marinella, élégance oblige, et il me l'a mise autour du cou en me disant :

« *Je te l'offrirai si ce n'est que... tu me l'as offerte toi-même* » (« *Te la regalerei se non fosse che... me l'hai regalata tu !* »).

Il est vrai que c'était l'un de mes cadeaux. Nous avions, à Noël, notre petit rite.

Ses encouragements ont été toujours décisifs.

A la parution de l'*Unilateralismo* il a donné une impulsion fondamentale.

C'est lui qui m'a imposé de publier un manuscrit vieux de dix ans en assumant la responsabilité de sa non-mise à jour.

A l'automne 2013, il consacre deux semaines à la relecture de la totalité du texte en faisant une longue série de corrections manuscrites.

Nous les passons en revue ensemble, chez lui, le 26 décembre, du matin au soir.

Il avait, pour midi, préparé « *i saccottini al salmone* », des espèces de petits-four au saumon dont il avait le secret.

Car il prenait plaisir de temps en temps à enfiler son tablier.

Peut-être plus important encore le soutien que le Maître a apporté au « Renvoi », qu'il avait relu tant de fois, depuis 2007.

Et c'est une *satisfaction* mêlée de *tristesse* que j'ai éprouvée en lui montrant le livre vert, fraîchement sorti de presse, alors qu'il était sur le lit d'hôpital, le 23 décembre 2014.

Satisfaction car la dette était enfin honorée.

Tristesse car j'ai pressenti que c'était là notre dernière rencontre.

Tito Ballarino était né à Milan quatre-vingt-ans auparavant, en 1934.

De père lombard, il avait, par sa mère, du sang de Sardaigne.

Son enfance fut heureuse et mouvementée, en raison des fréquents déménagements de sa famille (sa mère, son frère adoré et lui), au gré des garnisons du

père, expert-comptable qui avait été appelé sous les drapeaux au début des sombres années de la guerre : Messine, la Spezia, Gêne, Asti.

Il avait fait ses études de droit à Pavie, ville universitaire chargée d'histoire – pensionnaire au prestigieux « *Collegio Ghislieri* » auquel depuis quatre siècles n'accèdent que les élèves les plus méritants des quatre coins d'Italie.

Puis vinrent les séjours à l'étranger :

d'abord à Münster, théâtre des négociations de la Paix de Westphalie, d'où prennent naissance les Etats modernes et se dessinent les premières relations entre eux ;

ensuite le voilà à La Haye, capitale mondiale de la concertation inter-étatique.

Deux villes emblématiques, deux séjours qui alimentèrent chez le jeune Tito le goût des relations internationales.

Il commença sa carrière professorale à Urbino, université pour laquelle il a toujours manifesté un vif attachement (Ilaria pourrait vous en dire davantage), sans doute aussi parce que c'est l'ancrage, et le fief j'ai envie de dire, de l'aîné de ses élèves, et le plus fidèle de ses amis italiens, le Professeur Mari.

C'est à Urbino que Tito Ballarino et son équipe ont pendant de longues décennies animé un séminaire franco-italien d'été qui compte parmi les plus anciens programmes de droit d'Europe.

C'était un peu leur rituel du mois d'août, y compris les soirées chez « Ciacci », *locanda* à la cuisine simple et irréprochable, et aux nombreux mets servis « à volonté ».

A la fin des années 70, il obtint la chaire de droit international à Padoue.

Il l'occupera jusqu'à sa retraite, en 2004, tout en dispensant pendant vingt ans, à l'Université Catholique de Milan, un enseignement de droit européen et s'adonnant, dans la métropole lombarde, à une pratique variée et gratifiante du barreau.

Cette espèce de « triangle » – Milan, Padoue, Urbino – qui délimitait le « centre de gravité » de sa vie active et affective devint un « quadrilatère », un « carré », en englobant Lausanne, lorsqu'Andrea Bonomi s'y fixa au début des années 90, en propageant le rayonnement du Maître au-delà des Alpes.

Ilaria reprendra, je crois, cette partie de l'histoire.

Il serait fastidieux de dresser le catalogue des institutions savantes dont le Professeur Ballarino a été membre actif.

Le Professeur Ancel, auquel l'unissait une amitié merveilleuse et exemplaire, en lui faisant ses adieux, a fait aussi l'éloge de l'apport aux institutions transalpines du Professeur Ballarino, qu'il qualifia pour la circonstance d'« *ami de la culture juridique française* ».

Encore plus nourrie est la liste des cours et conférences qu'il dispensa à travers l'Europe et le monde, y compris en Afrique, en Somalie notamment.

Disons tout de même un mot de ses intérêts scientifiques.

Ils ont été multiples.

Au centre de son attention et de son œuvre se placent, je l'ai déjà évoqué, les relations internationales : entre les *humains*, les personnes privées, entre ces personnes *morales* que forment les humains et que l'on appelle « Etats », et au-delà, les organisations que forment les Etats, dont deux d'entre elles n'ont jamais cessé de le fasciner : les Nations Unies et l'Union européenne.

Droit international privé, droit international public et droit européen donc.

Mais aussi droit constitutionnel, droit de l'espace, droit aéronautique, et... fait surprenant – c'est le *stupore* évoqué par Ilaria dans la messe d'enterrement – on trouve aussi dans sa bibliographie un livre de 1998 sur « *Internet dans le monde du droit* » (« *Internet nel mondo della legge* »).

Encore une fois clairvoyant, Tito Ballarino fut parmi les premiers en Europe à s'intéresser au côté juridique du phénomène.

Adeptes de Wikipedia – il conservait chez lui des piles de feuilles que Ciccio lui téléchargeait, en lui imposant parfois la lecture –, il avait même créé un master, éphémère il est vrai, « *in diritto della rete* ».

Nous sommes réunis ce soir pour célébrer les livres qu'il a lus et conservés, les volumes dont sa famille, à qui va notre affectueuse reconnaissance, permet dorénavant aux chercheurs de l'Institut de se nourrir.

Mais évoquons aussi les livres qu'il a lui-même écrits, auxquels se sont alimentées des générations d'étudiants et de praticiens en Italie.

Car le talent qu'il avait pour la vulgarisation s'alliait chez lui à un sens aïgu des affaires éditoriales.

Ses ouvrages d'introduction aux matières qu'il enseignait ont connu de nombreuses éditions, constamment revues, souvent réduites en taille pour s'aligner aux réformes que subissait l'académie, parfois consignés à des formats « de poche ».

Au total, plus de 30.000 exemplaires se sont écoulés...

Comment expliquer cette fortune éditoriale ?

Non seulement car, du moins en droit international privé, il n'avait peut-être pas beaucoup de concurrents.

Mais aussi et surtout, les lecteurs aimaient ses livres parce qu'ils se sentaient aimés par l'auteur : qui les prenait par la main, leur transmettait sa passion, s'efforçait de leur en faciliter l'accès et la lecture.

Dans le compte rendu qu'il a fait de la première édition de *Diritto internazionale privato* de 1982, Phocion Francescakis s'était déjà arrêté sur les « *digressions ou citations, historiques, biographiques, anecdotiques même, qui sont les bienvenues pour atténuer la sécheresse du discours juridique conventionnel* ».

« *Autant de témoignages de la vaste culture de l'auteur. Ajoutons qu'elle n'est pas seulement juridique* ».

Dans son *Diritto internazionale pubblico*, sorte de testament spirituel paru à l'automne 2014, quelques semaines avant la maladie de Tito, cette technique atteint pour ainsi dire l'apogée.

Ecrit d'un style « ouvert » qui emprunte souvent à l'oralité, l'exposé s'enrichit de nombre de références littéraires, artistiques, filmographiques, portant à l'excellence le don du Maître conteur d'histoires, et conteur de l'histoire.

Lecteur omnivore, liseur professionnel et polyglotte, Tito Ballarino était admirateur de toutes les grandes cultures occidentales, française, allemande, anglaise, américaine, hispanophone, celle-ci dans sa double incarnation, européenne et latino-américaine, sans négliger la culture slave, et spécialement russe.

Mais il était resté si « spécifiquement italien », pour citer encore Francescakis, si « furieusement » italien aurait peut-être dit Rousseau.

D'abord car son érudition s'alliait chez lui à un *estro* et à une imagination non moins prodigieuse : on ne le trouvait jamais sans références, ni sans productions vives d'échanges entre les innombrables parties de son savoir, échanges qui sécrétaient avec brio les images les plus stupéfiantes, les plus inattendues.

Furieusement italien Tito l'était aussi dans sa façon de plaisanter, de se moquer d'autrui, de ne pas se prendre au sérieux, d'alimenter parfois le *pettegolezzo*, le ragôt, et puis encore dans sa manière de fumer (y compris là où c'était interdit), sa manière nonchalante de conduire, sa manière de transgresser les règles qu'il estimait dénuées de sens.

Italien il l'était, enfin et surtout, par le goût qu'il avait du « *stare insieme* », de chercher des occasions – ou des prétextes – pour *brindare*, « trinquer », au « Prosecco » de préférence, en un mot, dans sa façon d'aimer les autres, d'aimer les hommes, d'aimer la vie :

« *Io sono un discepolo della vita* », nous a-t-il confié ici même, à l'occasion de son 80^e anniversaire.

Ame généreux, de son temps, de ses connaissances, de ses conseils, de ses choses, de ses livres bien sûr, de son argent.

« *Je suis ce que j'ai donné* » (« *io sono ciò che ho donato* ») dira le Professeur citant D'Annunzio.

L'homme se définit par ce qu'il a pu donner, la quantité d'être est la quantité de ce qu'il a pu livrer à autrui.

Il n'est de grand homme qui n'ait pas souffert.

Or de cette souffrance dont la manière de la « gérer » (pour parler comme les psychologues) révèle la grandeur humaine, Tito Ballarino en a porté une part considérable.

Citons d'abord le décès trop prématuré de son épouse, Gabriella Cervato, qui s'est éteinte quand il avait quarante-cinq ans, et à qui il a toujours voué une fidélité sans faille :

chose d'autant plus admirable à une époque où la fidélité envers les vivants déjà devient de plus en plus rare.

De sa femme il avait eu quatre enfants, deux filles, Anna Maria et Eleonora, et deux garçons, Gabriele et Ciccio, déjà évoqué, le benjamin, « *bimbo imperfetto, figlio tanto amato* » : imparfait, comme nous tous, en raison, lui, d'un handicap – davantage motoire que mental : il obtiendra une maîtrise en philosophie – handicap qui avait déterminé le père à être constamment, ou presque, près de son fils.

Et c'est avec tendresse que l'on assistait à la symbiose que le père et le fils avaient développée, à ce duo étrange et saisissant, à leurs dialogues qui rappelaient deux personnages de la *Commedia dell'Arte*, d'un Goldoni par exemple.

Le père qui se moquait du fils, et le fils qui se moquait du père ; Ciccio, berlusconien convaincu, et aussi parce qu'il était employé par Mediaset, et Tito, pour qui Berlusconi incarnait la décadence de la classe politique italienne (« *restate in Svizzera* »).

Un singulier destin a voulu que j'assiste incrédule au décès, lui aussi prématuré, de Ciccio, âgé de 40 ans.

Foudroyé par un arrêt cardiaque, il s'est éteint pendant sa sieste sous nos yeux, dans cette inoubliable et terrible après-midi caniculaire du 12 juillet 2012.

Et à peine une heure plus tard, assis sur une chaise au chevet de son fils sans vie, voilà le père qui a retrouvé sa plume et compose pour le fils l'annonce mortuaire.

« *Si è spento serenamente, come è vissuto* ».

« *Il s'est éteint aussi sereinement qu'il a vécu* ».

C'est aussi la sérénité du père, une résilience qui n'est pas résignation, cette capacité d'auto-régulation émotionnelle qui est propre des esprits les plus évolués.

Deux ans plus tard, c'est son destin à lui qui se scelle.

« *Mehr Licht* ».

C'est la phrase que Goethe, par deux fois semble-t-il, prononça à la fin de sa vie.

C'est aussi celle que Tito Ballarino désira pour épitaphe.

Et que sa famille a choisi pour titre d'un beau recueil posthume de ses textes, prononcés et écrits.

Comment interpréter ces deux paroles ?

La question et le questionnement de la mort ont dû occuper l'intellectuel qu'il était de manière de plus en plus insistante à mesure que sa vie progressait.

L'homme d'esprit pourtant si ancré dans le réel, et si amant de la vie – vie qu'il tient pour Maîtresse – se dit, en quittant cette vie, qu'il bénéficiera « de plus de lumière ».

Est-ce la lumière que la mort projette sur la vie, en lui donnant sa signification ?

Est-ce le savant qui rappelle que, pour percer le plus grand mystère de l'humanité, qui engage le sens même de l'humanité, d'être homme, et donc le sens de la vie, il faut l'avoir accomplie ?

Ou bien est-ce le croyant qui nous incite à la confiance, car, selon le mot de Saint Augustin, « *les défunts ne sont pas morts mais regardent nos yeux remplis de larmes avec leurs yeux remplis de lumière* » ?

Il est certain en tout cas qu'en disant « *Mehr Licht* », Tito Ballarino est, pour nous, encore une fois Maître.

C'est en Guide éclairé que ce « disciple de la vie », qui dit « être ce qu'il a donné », indique à ses disciples auxquels il a tant donné qu'au-delà du passage que nous appelons « mort », il y aura « davantage de lumière » et qu'il faut donc y faire face avec courage, avec espoir, et peut-être même avec curiosité.

Mesdames et Messieurs, chers amis de Tito Ballarino, merci de m'avoir permis de lui rendre hommage.